

DISPOSITIF
PLACES
OFFERTES



VOS CRITIQUES

OCTOBRE 2024



PARALLAX

Texte de Kata Wéber
Mise en scène Kornél Mundruczó /
Proton Theatre

PARALAX À L'ODEON

15 OCTOBRE 2024

CRITIQUE PAR THIESS CLASEN

PRÉSENTATION GÉNÉRALE :

Paralax est une pièce hongroise écrite par Kata Weber et mis en scène par Kornél Mundruczó ainsi que la troupe de Proton théâtre. Elle traite de la shoah et du traumatisme transgénérationnel d'une famille sur trois générations.



SYNOPSIS :

La pièce se compose en triptyque autour d'une grand-mère vivant dans un appartement délabré de Budapest. Elle refuse d'être reconnue comme juive et de recevoir la médaille des rescapés des camps. Elle semble sénile et totalement perdue, écrasée sous le poids des traumatismes. Elle parle avec sa fille, qui essaie d'obtenir le certificat de naissance de sa mère afin de prouver qu'elle est juive, mais en vain. Le premier acte se termine sur une impressionnante chute d'eau et une inondation du plateau pendant plusieurs minutes.

Le deuxième acte débute après une ellipse temporelle. Le petit-fils, hongro-allemand, arrive dans l'appartement de sa grand-mère pour son enterrement, le vol de sa mère ayant du retard. Il invite des amis et des inconnus et organise une "sex party" tout en prenant de la drogue. Le traumatisme de la Shoah s'absente de la pièce ici pour mettre en avant les discriminations queer.

Le dernier acte commence lors de l'arrivée de la mère dans l'appartement. Une longue discussion sur son point de vue entre elle et son fils s'engage. Elle ne comprend pas qu'il n'a que faire de se sentir juif ; il se sent plus persécuté en raison de son identité queer.

MISE EN SCÈNE :

La mise en scène a retenu mon attention à de nombreuses reprises. Plusieurs fois, j'ai vu des éléments pour la première fois au théâtre. Tout d'abord, le premier acte a commencé pendant longtemps avec un plateau fermé ; on ne voyait que les deux comédiennes à travers une fenêtre. Deux cadreurs étaient présents et filmaient en direct la pièce retranscrite sur deux grands écrans de part et d'autre de la scène. Puis, le plateau s'est ouvert et les cadreurs ont laissé place à des surtitres en français. Ensuite, le plateau a été littéralement inondé pendant plusieurs minutes par une très grande quantité d'eau. La violence de l'eau était très impressionnante, et les gesticulations de la comédienne (la fille/mère) étaient proches de la danse. L'eau semblait simuler une colère qui déborde de soi-même, qu'on ne peut plus retenir. La comédienne, se déshabillant le haut du corps, semblait épouser pleinement cette source émotionnelle.

De plus, l'idée de mettre de la musique en direct via le téléphone des comédiens en Bluetooth sur une enceinte m'a surpris, ainsi que de garder ce décor délabré et très minutieusement réalisé, après l'inondation, était remarquable

Pourtant, ce qui m'a le plus marqué lors de cette mise en scène, c'était la nudité et la simulation d'actes sexuels entre les hommes, ainsi que la nudité d'un comédien seul en scène pendant un long moment que je n'avais encore jamais vu.

IMPRESSION GÉNÉRALE :

J'ai bien aimé la pièce de théâtre, même si c'est, à mon goût, la plus étrange que j'aie vue. La mise en scène, atypique mais remarquable par son ingéniosité, a beaucoup contribué à cet effet. De plus, la scène de fuite d'eau m'a beaucoup marqué par la puissance et la poésie de l'instant, même si je suis tout de même légèrement sidéré par la quantité d'eau gaspillée.

J'ai trouvé l'idée et l'écriture belles. Créer un triptyque autour d'une famille et de son traumatisme transgénérationnel, tout en incluant les différents problèmes d'identité des personnages, m'a beaucoup plu. J'ai trouvé le texte très moderne et touchant. D'autant plus après m'être renseigné sur la condition des personnes LGBTQI en Hongrie, qui est déplorable. C'était ingénieux de confronter le public à la nudité et aux rapports sexuels, mais cela m'a tout de même gêné. Je suis sorti de la représentation avec une sensation très étrange, plongé dans l'indécision entre plusieurs scènes qui m'ont plu et d'autres qui m'ont mis mal à l'aise.

CONCLUSION :

Pour conclure, *Paralax* est une pièce très intéressante que je recommande à quiconque (mais qui peut heurter un certain public). Les sujets abordés sont profonds et la troupe du Proton Théâtre joue extrêmement bien. La mise en scène est très impressionnante et l'expérience vaut le coup.

Thiess CLASEN

CRITIQUE *PARALLAX*

MARDI 15 OCTOBRE

Aujourd'hui, je suis allée au théâtre de l'Odéon – Atelier Berthier dans le 17ème (oui ce n'est pas à Odéon mais à Porte Clichy). Je m'attendais à beaucoup, le résumé m'a vendu du rêve: histoire intergénérationnelle sur fond de traumatismes liés à la guerre.

Je peux déjà partir du principe qu'objectivement la pièce n'était pas mauvaise. Il n'y a rien à redire sur la performance des acteurs. La mise en scène est également remarquable et les décors d'apparences simples, réservent beaucoup de surprises. Mais subjectivement, selon mon humble avis, personnellement je dis bien, la pièce partait un peu dans tout les sens, ce qui m'a empêché de totalement l'apprécier.

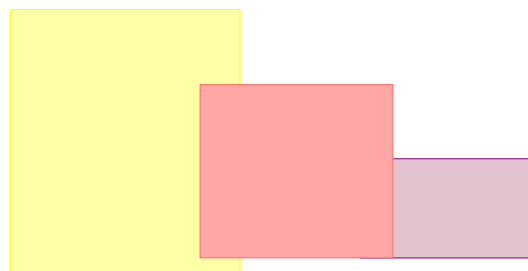
Je ne sais pas si c'était un choix artistique ou un incident technique, mais c'était dur de suivre les dialogues (car oui la pièce n'est pas en français, rajoutant de l'authenticité) car les sous-titres étaient décalés et très court comparé à la volubilité des personnages. La pièce n'ayant pas été écrite pour moi, je ne peux que me plaindre mais quitte à ne pas tout traduire, je pense que j'aurai préféré qu'il n'y est pas de sous-titres. De plus, je n'ai pas totalement compris les motivations des personnages. Autant je n'ai rien à redire sur la prestations des acteurs, autant je ne suis pas sûre de la caractérisation des personnages. J'ai fini par oublier quel était l'enjeu de la pièce. Mais peut-être que c'est ça, peut-être que j'aurai dû vivre cette représentation comme une expérience.

Eh bien, si je ne me concentre pas sur la forme, ni sur le fond, je peux dire que cette pièce fut *intéressante*. J'ai souvent été surprise, j'ai ri, et j'ai ressenti une sorte de tristesse mêlée à de l'angoisse. Je ne sais pas exactement à quelles moments ni pourquoi, mais au moins mon visage n'est pas resté impassible. Le public avait l'air à la fois conquis et dubitatif (en témoigne la longue ovation et le couple à côté de moi qui a refusé d'applaudir). Je me rends compte que ma critique ne fait pas beaucoup de sens, mais c'est à l'image de la pièce.

Ce genre de pièces est tout de même nécessaire, tout d'abord pour nous ré-apprendre à être spectateur (faut-il toujours se fier seulement aux quelques lignes présentant une pièce de deux heures ? Faut-il toujours un début, un milieu et une fin?) et parce que ça fait du bien parfois d'être choqué.

TENTATIVE DE SCHÉMATISATION
DE LA dynamique FAMILIALE
DANS *PARALLAX* →


Le fils La mère La grand-mère



Critique de *Parralax*

De *Kata Wéber*, mise en scène par *Kornél Mundruczomise*

Parralax m'a marquée par sa capacité à traiter des thématiques complexes comme l'héritage de la Shoah et l'identité LGBT, le tout avec une justesse et une intensité troublantes. La pièce plonge dans l'intimité familiale pour aborder la Shoah à travers le lien mère-fille, ce qui la rend à la fois poignante et universelle : ce passé est à la fois omniprésent et inconscient, laissant un traumatisme indélébile pour les descendants. Cette plongée dans le quotidien, sans détours temporels, renforce la puissance des dialogues et l'authenticité des relations, et nous laisse face à une mémoire vivante.

Le second acte, centré sur le petit-fils et sa propre quête identitaire en tant que jeune homme queer, tranche avec la première partie tout en prolongeant la réflexion sur l'identité et le poids de l'héritage. La scène de cette soirée sensuelle, bien que crue et étirée, explore avec un réalisme sans fard les questionnements d'une génération sur sa sexualité et son acceptation de soi, surtout dans un contexte hostile comme la Hongrie.

Ce contraste entre les deux générations et leurs préoccupations — l'une marquée par l'identité juive et l'autre par son orientation sexuelle — est captivant. Le fait que la pièce soit entièrement jouée en hongrois, avec des sous-titres en français, ajoute encore à son authenticité. Ce choix de ne pas adapter la langue, mais de nous plonger dans l'expression originelle, préserve la force brute et la singularité de cette parole, sans la travestir.

Finalement, le jeu d'acteur exceptionnel et l'audace de la mise en scène font de *Parallax* une expérience percutante, qui questionne autant qu'elle captive.

Clara Car


“Parallax” est une pièce hongroise surtitrée en français qui explore des perspectives différentes de la Shoah à travers l’impact transgénérationnel que cet évènement suscite sur les trois personnages dont nous allons faire la rencontre. En effet, le terme Parallax désigne le changement de position de l’observateur sur le même objet, ici le génocide. Eva est née dans un camp de concentration, sa fille Lena veut que cette dernière accepte à cet égard une indemnité financière pour subvenir à ses besoins et à ceux de son propre fils : Jonas. Le jeune homme queer porte, comme sa grand-mère, de manière plus ou moins inconsciente, le poids de son identité.

Il faut reconnaître que cette approche psychogénéalogique permet de distinguer Parallax de nombreuses créations qui se sont penchées sur la Shoah ces dernières années. Et c’est là tout le mérite de la pièce : le sujet n’est pas traité d’un point de vue historique au sens d’un grand récit sur le passé, mais bien sur le mode de la continuité, qui prend la forme d’un noeud traumatique qui s’emmêle et se tisse entre les générations qu’il traverse. Ainsi, la Shoah nous est transmise au présent, à travers son impact sur Lena et Jonas.

Le dispositif scénique nous interroge par sa présence, à tel point qu’il en devient un personnage à part entière : à l’aide de caméramans, deux écrans retranscrivent en direct une conversation qui relève de la vie privée d’une mère et sa fille dans un appartement de la capitale hongroise. En tant que spectateur, nous n’avons pas directement accès à leurs expressions faciales, puisque tout ce que nous voyons se limite à la fenêtre du mur de l’appartement. Le fait de cacher la vue de cet échange permet une meilleure écoute des non-dits accumulés, jusqu’à ce que la parole douloureuse se libère sous la forme d’un émouvant dialogue.

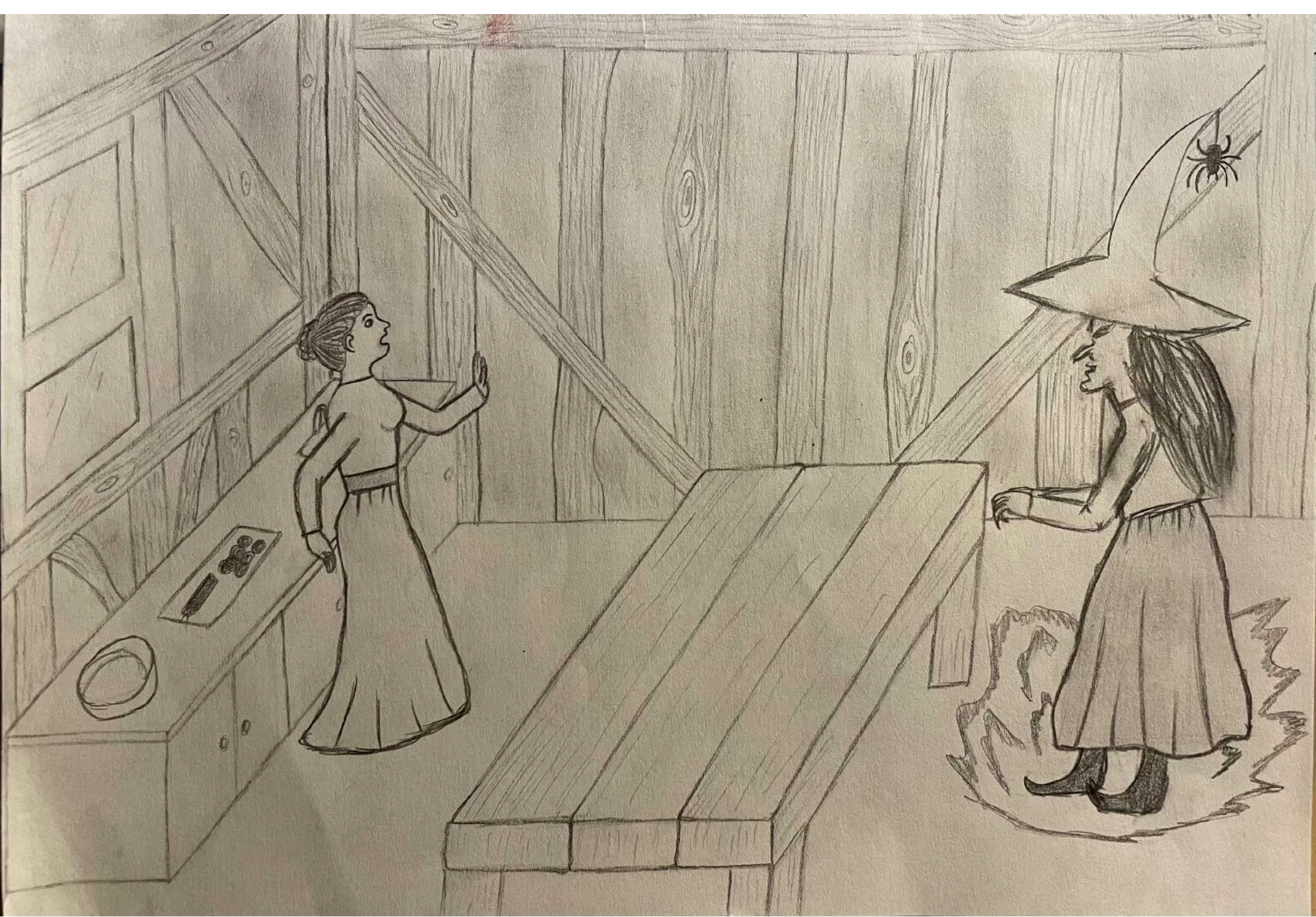
Le metteur en scène Kornel Mundruczo a remarquablement réussi à investir la scène pour faire parler l’héritage de la Shoah, dont la transmission par les mots ne peut pas exprimer l’horreur vécue. Un exemple saisissant : Lena se fait inonder par l’appartement qui prend intégralement l’eau, qui jaillit des placards et du plafond pendant de longues minutes hypnotisantes. Ce trop-plein du refoulement prend alors l’image métaphorique d’un baptême, comme si Lena vivait une seconde naissance, lorsqu’elle fait la paix une fois que sa mère verbalise l’impact que la Shoah a eu sur son éducation. Libérée de son passé, cette scène aux accents cinématographiques montre avec brio ce que les enfants ressentent lorsqu’ils héritent des troubles non résolus de leurs parents.

Cependant, le dernier chapitre de l’histoire du trauma familial est moins convaincant. Il se déroule des années plus tard, et se concentre sur le petit-fils, Jonas, qui passe la veille de l’enterrement de sa grand-mère dans l’appartement dans lequel elle a vécu toute sa vie. Le parallèle n’est plus : il se sent totalement étranger à la religion. La pièce devient clairement voyeuriste lorsqu’il se livre à des activités sexuelles avec plusieurs hommes, jusqu’à devenir une véritable partouze en mode *chemsex*. La matinée voit le jour sur un débat autour de la possibilité de vivre ouvertement sa sexualité sous un régime d’extrême droite – l’un des hommes travaillant pour le gouvernement et revendiquant être un « conservateur ». À l’arrivée de sa mère pour dire au revoir à la grand-mère, Jonas met la kippa sans que l’on arrive à donner une signification à cet acte qui semble avant tout symbolique. Le personnage n’est pas assez travaillé pour donner un sens général à cette pièce qui avait pourtant bien commencé...

A close-up portrait of a young man with dark, wavy hair and light-colored eyes, looking directly at the camera with a slight smile. He is wearing a dark blue blazer over a black turtleneck. The background is a blurred, light-colored architectural structure.

ORCHESTRE DE PARIS
PETR POPELKA

Dvořák, Escaich, Chostakovitch



Philharmonie de Paris

Au programme

« La Sorcière de midi », Antonin Dvořák

« Les Chants de l'aube », Thierry Escaich

« Symphonie n°5 », Dmitri Chostakovitch

Ma critique

Kant disait « La musique est la langue des émotions. » Cette citation de Kant résonne en moi, surtout après ma première expérience à un concert de l'orchestre à la Philharmonie de Paris.

Lorsque les musiciens ont pris place sur la scène, le silence s'est installé et les premières notes ont commencé à raisonner. Les violonistes mouvaient dans l'espace au rythme de leurs archets, remplissant la salle de joie et de gaieté. Les percussionnistes jonglaient entre plusieurs instruments avec entrain, allant des tambours au triangle. L'énergie qu'ils dégageaient était un signe d'espoir, après que le pianiste ait joué quelques notes plus tristes. Enfin, les gestes des harpistes étaient d'une grâce et d'une délicatesse inouïes. Le son mélodieux de leurs instruments était un appel à l'amour, parfois avec une touche de nostalgie. L'ensemble des musiciens jouaient avec une synchronisation parfaite, offrant au public un voyage spectaculaire et riche en émotions.

Critique Chostakovich - 16/10/2024

Servanne Lefebvre

Une cohérence importante du programme

Malgré le changement de chef d'orchestre en dernière minute pour ce concert, l'orchestre n'en a pas paru affecté, et le programme musical de ce soir non plus par conséquent.

Le concert s'ouvre sur « la Sorcière de midi » d'Antonín Dvorák, un morceau relativement court et qui a été une de mes parties préférées de la soirée. J'ai tout de suite entendu et visualisé l'histoire que l'orchestre était en train de raconter.

Étant installée assez proche de la scène sur le côté droit, j'étais en mesure d'entendre l'orchestre correctement, et j'ai trouvé certaines percussions parfois assez forte dans les aigus notamment comparé au volume de l'orchestre ce qui a pu quelque peu me déranger par moments. Les nuances sont fortement marquées et le final était d'ailleurs assez surprenant et vif avec un orchestre à l'unisson en fortissimo.

Le morceau qui a suivi était « les Chants de l'aube - concerto pour violoncelle n.2 », autant j'ai beaucoup apprécié les parties de violoncelle, autant je n'ai pas saisi le lien avec l'orchestre ici qui m'a paru presque « détaché » de la pièce qui manquait alors de sens. En revanche j'y ai aperçu des percussions intéressantes que je n'avais pas eu l'occasion d'observer et d'entendre d'aussi près.

Il y eu ensuite un rappel où le violoncelliste Gautier Capuçon et le compositeur de la pièce Thierry Escaich en personne nous ont interprété un morceau piano/violoncelle. J'ai alors bien plus apprécié cette partie au morceau précédent.

Enfin, la soirée se conclue sur la Cinquième Symphonie de Chostakovich. J'ai beaucoup aimé les premier mouvement notamment et j'ai remarqué que le deuxième était extrêmement court, ce qui est surprenant.

C'est à l'écoute de cette symphonie que j'ai compris la cohérence et la pertinence du programme de ce jour : En effet, les nuances sont très marquées dans toutes les oeuvres. Elles commencent toutes forte, puis sont contrastées avec des nuances plus piano voir pianissimo, qui nous permettent d'apprécier et d'être même surpris par les nuances fortissimo qui suivent (qui pouvaient même paraître

trop fortes de là où je me trouvais, c'est pour dire).

Dans l'ensemble il était intéressant de découvrir toutes ces pièces que je ne connaissais pas du tout auparavant et une des premières fois depuis longtemps où j'ai décidé de me conserver la surprise pour le soir même, une décision prise sans aucun regret.

Quand, comme moi, on est habitué au huis-clos de son casque audio, la Philharmonie de Paris représente tout du moins une montée en gamme, sinon l'atteinte d'un genre de Graal acoustique et architectural qui, bien en déplaie à ma mère, surpasse d'à tout le moins de 600 kilomètres la chambre d'enfance du Finistère où j'ai fait mes fonds de culottes, musicalement parlant.

Le programme lui-même donnait l'impression de quelque chose de rutilant, d'exigeant mais de parfaitement juste et balancé : la *Sorcière de midi* de Dvorak, puis un *Concerto pour violoncelle* de Thierry Escaich ; enfin, la *Cinquième Symphonie* de Shostakovich.

On peut dire rétrospectivement que le poème symphonique de Dvorak aura servi de singulière entrée en matière. Ceux qui connaissent la Symphonie du Nouveau Monde sauront comment le compositeur tchèque alterne entre des passages méditatifs, où une clarinette basse exquise récite le chant de la Nature au mitan du jour, avec l'énergie effrénée d'une tempête de cordes, comme un vol de sorcières en escadrilles. Le chef d'orchestre, qui remplaça son comparse au pied levé, eut le mérite de contenir le pathos exubérant de la pièce, sans en enlever son essence narrative : finalement, on reste avec l'impression juste d'une œuvre qui se projette toujours en avant, et finit en une apothéose dramatique.

Singulière entrée en matière donc, car le concerto pour violoncelle n'avait rigoureusement rien à voir avec la pièce précédente. Adieu la pompe de Dvorak, faites place à des développements aériens, cosmiques voire, qui s'épanouissent dans la salle. Gautier Capuçon, appuyé sur son violoncelle, m'a paru à la hauteur de sa réputation (je n'avais presque rien entendu de lui), particulièrement sur des harmoniques aigües, inattendues pour un violoncelle, presque comme chez un Penderecki, avec plus de subtilité. La progression organique, quant à elle, nous a rappelé aux développements de Scriabine, ainsi qu'aux improvisations pour orgue, desquelles M.Escaich est familier. Cette œuvre, déstabilisante, mériterait d'être entendue une deuxième fois, dans une autre salle, peut-être : les cordes m'ont parues distantes, et je ne sais si c'était le fait de l'acoustique ou du chef d'orchestre ; et son ampleur, sa richesse harmonique méritent que l'auditeur l'approfondisse.

Chostakovitch est pour moi un vieil ami. Je connais bien sa symphonie : en fait, je l'avais entendue plusieurs fois. L'Elbphilharmonie a une physionomie toute différente et une autre de ses symphonies avait trouvé en moi un fort écho, il y a presque un an de cela. Qu'on ne m'en veuille pas si je suis ici bavard : c'est qu'au concert dont il est question dans ce billet, j'ai pu apprécier les deux premières œuvres pour leur composition et leur interprétation, mais pour ce qui est de la *Cinquième*, mon goût me fourvoie et me pousse à être élogieux.

Et pourtant, cette œuvre a quelque chose d'un peu repoussoir. Ses mélodies sont anguleuses, presque tétaniques, alternent entre un rythme franchement martial et de longs développements – comme par exemple le troisième mouvement – et on ne saurait rester tranquille sur son fauteuil en l'écoutant. En fait, je dirais même que c'est une *symphonie de l'intranquillité*, tant son allure est kafkaïenne. Composée au fort de la terreur stalinienne et de la censure, on ne peut passer à côté de l'ironie dans l'usage démesuré de la caisse claire ; l'ironie dans la résolution du dernier mouvement, qui sourit jaune ; l'ironie tout court du deuxième mouvement... c'est une symphonie acerbe, tirillée comme l'est une conscience bridée par le totalitarisme, qui, d'angoisse vers l'espoir, d'espoir en rechute, de désespoir en colère, garde sa constance dans l'irritabilité. À côté de moi, on se levait dès le premier mouvement, et il faut avouer que quelque chose nous met à fleur de peau dès le début. Les impressions vives qui m'en sont restées : un bassoniste rouge, une violoniste qui transpirait à grosses gouttes, un clarinettiste sérieux, presque blanc, et un joueur de cymbales qui se projetait toujours un peu en avant – c'est une œuvre éprouvante à jouer, qui s'instille dans la salle et dans les auditeurs, qui joue avec les nerfs des artistes et des spectateurs.

La résolution grandiose vint appuyer la profondeur de ce concert, fin comme une damasquinure. Si on en ressort tout habité par l'énergie de ces compositions, moi, je me suis senti bête de n'avoir pas mis de chemise pour un concert d'une telle envergure.

J'ai eu la chance d'assister au concert de Gautier Capuçon et de l'Orchestre de Paris le 16 octobre 2024 à la Philharmonie, et honnêtement, c'était impressionnant ! La soirée a commencé avec une œuvre de Dvořák, "**La Sorcière de midi**", et dès les premières notes, l'orchestre a réussi à installer une ambiance mystérieuse et presque angoissante. La musique semblait raconter une histoire avec une telle intensité qu'on avait presque l'impression de regarder un film sans images.

Le moment le plus fort, pour moi, a été "**Les Chants de l'aube**" de Thierry Escaich, que Capuçon a interprété. Cette pièce est pleine de passages profonds et un peu mélancoliques, et Capuçon jouait avec tellement d'émotion que tout le public était captivé. Sa façon de faire ressortir les petites nuances rendait chaque instant unique et intense. J'avais vu Gautier Capuçon jouer quelques fois auparavant, et à chaque fois cela me prodigue une émotion intense.

Pour finir, on a eu la **Symphonie n°5 de Chostakovitch**, qui est vraiment impressionnante. La manière dont l'orchestre a joué ce morceau a créé une atmosphère de tension, et on pouvait sentir toute l'énergie et l'émotion qui traversent cette symphonie. Les musiciens ont tellement bien retransmis cette ambiance qu'on aurait dit qu'ils se battaient presque avec leurs instruments. C'était incroyable et clairement l'un des concerts de musique classique les plus marquants auxquels j'ai assisté jusqu'à maintenant !

Ma première soirée à la Philharmonie restera gravée dans ma mémoire comme une très bonne expérience.

La soirée a débuté par l'évocation envoûtante d'une sorcière dans la musique de Dvořák. Le Scherzo était particulièrement saisissant, une véritable danse macabre orchestrale, un mélange de peur et d'angoisse dans un certain calme froid. J'ai été ensuite captivé par la création de Thierry Escaich, Les Chants de l'aube.

La performance de Gautier Capuçon était une chance exceptionnelle, sa performance ressemblait à un subtil mélange de lyrismes et d'énergie. Avoir eu la chance d'assister à cette expérience sensorielle fut un véritable envoûtement. Un moment suspendu d'un violoncelle envoûté accompagné d'un piano fut un moment suspendu.

La soirée s'est achevée en apothéose avec la Cinquième Symphonie de Chostakovitch. L'interprétation d'Aziz Shokhakov à la tête de l'Orchestre de Paris était puissante et émouvante. Un homme puissant dirigeant ses troupes d'un bâton de fer subtil. J'ai ressenti toute l'ambiguïté de cette œuvre, entre célébration apparente et drame intérieur à raisonner en moi autant que les cordes des violons.

En sortant de la salle, je me suis senti riche de cette expérience, flottant dans un monde sombre. Ce concert m'a ouvert les portes d'un univers musical que je découvrais. Je suis impatiente d'y retourner.

Kechit Nakya

21123829

Majeur biologie, mineure chimie

(SHSE - trouble DYS)

Hier soir, nous sommes allés à la Philharmonie de Paris, voir l'Orchestre de Paris grâce au dispositif places gratuites de Sorbonne Universités. Cette soirée avait pour invité spécial, le violoncelliste Gautier Capuçon a ajouté une touche unique à ce concert avec sa présence et son talent impressionnant.

La soirée a débuté par une première pièce jouée par l'orchestre seul, révélant toute la maîtrise et l'harmonie de ses musiciens. Chaque section de l'orchestre avait l'occasion de se faire entendre, et l'ensemble formait un tout très fluide et captivant. Cette première partie nous a plongés dans une ambiance solennelle, avec des nuances subtiles qui mettaient en valeur l'élégance du répertoire.

Puis, Gautier Capuçon est monté sur scène, et dès les premières notes de son violoncelle, nous avons senti l'audience captivée. Ses solos, répartis tout au long de la pièce, apportaient une profondeur émotive et un contraste parfait avec l'orchestre. Sa maîtrise de l'instrument et son interprétation pleine de sensibilité créaient une belle connexion avec l'orchestre, ajoutant des moments de grâce à la soirée.

Le concert s'est terminé en beauté avec une dernière pièce inspirée par des tempêtes. Avec ses crescendos puissants et ses contrastes intenses, l'orchestre a réussi à créer une ambiance dramatique. Nous nous retrouvions presque à visualiser le vent et les vagues tant les musiciens exprimaient ces éléments de manière vivante.

En bref, ce fut une soirée inoubliable. Gautier Capuçon a apporté toute la finesse de son art, et l'Orchestre de Paris a su nous transporter dans un voyage musical intense et poétique. Une expérience magnifique à la Philharmonie, qui prouve une fois de plus l'excellence de cet orchestre !

A group of people, primarily women, are captured in a dynamic, expressive pose on a dark stage. They are wearing light-colored, possibly white, clothing. Their arms are raised, and their bodies are in motion, suggesting a dance or a theatrical performance. The lighting is dramatic, highlighting the white fabric against the dark background.

RACINE CARRÉE DU VERBE ÊTRE

**Texte et mise en scène de
Wajdi Mouawad**

Racine Carrée au théâtre de la Colline, le 17 octobre 2024

Après avoir vu Racine Carrée du Verbe Être de Wajdi Mouawad, j'ai été profondément émue par la richesse et la complexité des récits entrecroisés. Ce qui m'a le plus frappée, c'est la façon dont Mouawad parvient à tisser plusieurs destins autour de son personnage principal, Talyani, explorant différents chemins de vie à travers des choix qui, au départ, semblent insignifiants. Ce jeu sur les "et si?" nous fait réfléchir sur l'impact de nos décisions, petites ou grandes, et sur la manière dont elles influencent notre existence.

Le mélange des histoires, des lieux (Paris, Beyrouth, Rome, Montréal, le Texas) et des époques crée un dynamisme incroyable, et j'ai vraiment été touchée par la profondeur émotionnelle des personnages. Les acteurs changent de rôle avec une fluidité étonnante, ce qui rend chaque version de la vie de Talyani vivante et crédible.

Visuellement, la mise en scène est minimaliste mais ingénieuse, avec des projections et des cloisons mobiles qui aident à naviguer entre les histoires sans que cela ne devienne confus. J'ai trouvé que cela rendait l'expérience presque cinématographique, un peu comme si on regardait plusieurs films en un seul spectacle, ce qui m'a vraiment captivée du début à la fin.

Ce qui est fascinant dans la pièce, c'est qu'elle aborde non seulement l'exil et la mémoire, des thèmes chers à Mouawad, mais elle touche aussi à des questions universelles comme le choix, la liberté et la destinée. C'est un théâtre qui pousse à la réflexion tout en nous touchant profondément, et j'ai ressenti une réelle connexion avec l'histoire. J'ai trouvé que l'émotion restait toujours au premier plan, rendant la pièce accessible et profondément humaine.

Racine Carrée du Verbe Être a été pour moi un véritable voyage émotionnel et intellectuel, où chaque décision ouvre une nouvelle porte vers une autre version de la vie. Une expérience qui ne laisse pas indifférent et qui, personnellement, m'a vraiment marquée.

Sarah

Critique : Racine carrée du verbe être

Le jeudi 17 octobre j'ai eu l'immense chance d'aller voir la pièce de théâtre *Racine carrée du verbe être*, écrite et mise en scène par Wajdi Mouawad, au théâtre de la Colline.

Nous suivons l'histoire de Talyani, un jeune garçon habitant au Liban, dans les années 1970. À cause de la guerre, la famille décide de partir à l'étranger : ils prendront le premier avion possible, sans savoir si ce dernier aura pour destination Paris ou Rome. Plus de 40 ans après, nous retrouvons Talyani, ou plutôt "les" Talyani. En effet, le metteur en scène nous présente cinq portraits différents de la vie de ce personnage, montrant ce qu'aurait pu devenir sa vie selon la destination de ce fameux vol, pris à l'âge de 10 ans. Nous suivons simultanément l'histoire d'un Talyani chirurgien, chauffeur de taxi, prisonnier, artiste, et père de famille. Ces histoires sont initialement présentées comme étant séparées, il y a des coupures claires entre les différentes scènes, mais au fur et à mesure que l'histoire avance, plus ces cinq destins se mélangent pour ne former plus qu'un.

Les points communs entre tous ces portraits ont été les thèmes de la famille, du deuil, et de la raison d'être.

Ce qui m'a le plus plu dans cette pièce a été l'originalité de la narration. Toutes les histoires s'entremêlent progressivement, ce qui a permis à certains comédiens de pouvoir nous présenter une réelle performance dramatique. Par exemple, Norah Krief, la comédienne qui a interprété Layla, la sœur du personnage principal, a pu dans la dernière partie jouer le même personnage, mais dans deux histoires, deux portraits simultanément.

De plus, un énorme aspect positif de cette pièce a été son humour. Le spectacle est extrêmement comique, les blagues ont été bien pensées, pour divertir les spectateurs sans pour autant enlever la gravité du propos.

L'histoire a été vraiment très divertissante, et les sujets abordés étaient parfaits pour lancer une réflexion chez nous, spectateurs.

Toute la pièce avait un sous-texte mathématique, qui a été assez compliqué à comprendre, mais cela m'a permis de repartir du spectacle l'esprit plein de questions, ce qui est toujours très agréable.

La durée du spectacle pourrait en décourager plus d'un (le spectacle dure quand même cinq heures), mais son originalité, son humour, ses questionnements et toutes les émotions que ce spectacle apporte sont à mon avis des raisons plus que suffisantes pour inciter quiconque à venir le voir.

Ce spectacle fut une réelle surprise, extrêmement positive, et je ne peux que le recommander très chaudement.

Un grand moment de théâtre, un grand moment de réalité(s). Toutes les émotions nous traversent, et d'une certaine manière (brillamment, à chaque fois) tout est là. Wajdi Mouawad a pensé à tout, et les comédiens sont excellents. Les potentiels destins éclatent, s'entremêlent, se répondent. On étouffe, on rit, on pleure, chacun trouve un moment ou un moyen de s'identifier. La philosophie est (réellement) appliquée à la vie, dans une mise en scène si bien pensée. Le réel, c'est la couleur verte ? C'est un fil rouge, les uchronies se réalisent. Grand final, le fond de la scène est littéralement peint de la couleur verte, c'est un fond vert et pourtant tout est si vrai, si juste. Merci.

Chloé Diverres



HAMLET

D'après William Shakespeare
Mise en scène, adaptation, scénographie
de Christiane Jatahy

Hamlet, ô Hamlet.

SARAH SOULE

Je ne te connaissais pas, du moins pas au-delà de la culture populaire. Qui ne pouvait te connaître, toi grand orateur du “To be or not to be” ?

Hamlet, ô Hamlet.

Tu m’as séduite dès le départ! Cela doit t’étonner n’est-ce pas ? Je venais avec des sentiments mitigés à cette première rencontre. Seule dans le noir à t’attendre sur scène, et tu sais comment t’y prendre sur scène. Tout d’abord avec ce filtre, cette barrière, ce voile qui en faisait frémir les spectateurs. Il y avait ta voix, plusieurs voix qui s’entremêlaient et nous perdaient. Déjà Hamlet se faisait comprendre comme n’étant pas une autre pièce.



Dans les plis du temps, voilà le surnom que tu te donnes. Tu essayes à la fois de toucher des sujets contemporains en faisant de la figure d’Ophélie celle de la femme effacée, oubliée, torturée par la décision d’une autre. Tu fais d’Hamlet une femme, une fille, une belle-fille, une fiancée parce que Hamlet peut autant être un homme, qu’une femme. La complexité de ses émotions et de sa situation peut se transfigurer pour différentes personnes et c’est ce que tu as voulu faire Hamlet.

Hamlet, ô Hamlet.

Dans les plis du temps, tu cherches également à créer un espace de réflexion. Des questions sur le rapport des femmes et du corps. Du moins, tu essayes... Difficilement selon moi. Des questions sur les liens familiaux poussés par un décor plus contemporains que jamais. Une scène fracturée, déchirée et lessivée chaque fois que Hamlet se sent trahie. Dans les plis du temps, parce que la pièce anglaise devient française, devient une poésie portugaise.

Pour autant Hamlet je ne dirais pas de toi que tu es une œuvre réellement complète et révolutionnaire. Les bases de ton œuvre ne sont que des prémices de réflexions et tu t'embrouilles très souvent -- nous embrouillant aussi. Tu as du mal à tisser un support solide, et tes idées me semblent superflues. Où en est-on dans l'œuvre ? Que veux-tu nous dire concrètement ? Tout et rien dire voilà la réponse. Il te faut être fixe, clair et concis. Ne redoute pas de ne pas assez en faire, ne te disperse pas.



Hamlet, ô Hamlet.

De la comédie, car oh oui j'ai bien ri à tes côtés à la dramaturgie. Tu joues bien Hamlet, avec nos émotions et les tiennes. Tu declares la folie, la colère, la haine viscérale, la peur...



Hamlet; Dans les plis du temps mais également dans les plis de l'émotions.

Sache qu'à la fin de notre rendez-vous je me suis réconciliée. J'ai été conquise et je me suis questionnée sur si mon refus du théâtre n'était pas la source d'une méconnaissance. Hamlet, j'espère te revoir sous la forme de multiples autres théâtres...

Hamlet de Shakespeare par Christiane Jatahy.



Je suis allée voir la pièce de théâtre de Shakespeare, *Hamlet*, interprétée par Christiane Jatahy au CentQuatre.

La mise en scène reprend l'intrigue et la structure shakespearienne en introduisant une critique du patriarcat et un combat féministe.

La tragédie est accompagnée d'effets sonores, de musiques contemporaines et de diffusions de vidéos sur une toile permettant de mettre sur la scène des personnages qui n'y sont pas physiquement. Ces insertions rendent d'autant plus réelle la vision dont Hamlet est victime : elle est entrain de voir le spectre de son père décédé.

Notamment, les zooms progressifs sur le visage du père projeté permettent d'amplifier la tension dramatique de cet instant particulier et décisif.

Cette prouesse technique impose deux temporalités sur la scène, le passé se mêle au présent. La toile très fine porte en elle le spectre du défunt. Sa transparence nous permet de voir à l'arrière plan les personnages sur scène qui évoluent dans le présent. Cet entremêlement est important pour l'intrigue : c'est parce qu'Hamlet voit le spectre de son père qu'il apprendra la vérité et entrainera la machine infernale et la vengeance. Le décor est fidèle au « monde disloqué » que décrit l'héroïne. Dans une certaine mesure, on peut dire que le théâtre se mêle au cinéma.

C'était une des premières fois que j'assistais à une représentation théâtrale aussi moderne. J'ai apprécié l'entrelacement de la technique et des caractéristiques classiques du théâtre.

La pièce conserve une partie des vers de Shakespeare. C'est un détail important pour moi car cet auteur est aussi connu pour son travail sur la langue. Ce qui m'a néanmoins déplu c'est que ces vers n'étaient pas déclamés en respectant la métrique. J'ai trouvé cela un peu perturbant.

Le jeu des comédiens était remarquable. Les interprétations, bien que modernes et associées à des enjeux sociaux contemporains, étaient fidèles à l'identité de chaque personnage.

La violence, tant physique que verbale, était très présente. De fait, le jeu des comédiens semblait éprouvant, physiquement et émotionnellement, mais il a été réalisé parfaitement du début à la fin.

Le personnage principal, Hamlet, qui devient une femme dans cette interprétation, était jugé fou par les autres personnages. Ce changement de genre est intéressant dans cette interprétation féministe. La folie d'Hamlet, ici femme, peut faire écho à l'hystérie dont seraient victimes les femmes, selon une vision misogyne. Ses monologues montraient au contraire qu'elle était parfaitement consciente de ses actes et menait une stratégie afin de révéler la sombre vérité à tous et rétablir une justice.

En ce sens, le remaniement de la pièce sous le prisme du féminisme est intéressant.

L'accent est mis sur les personnages féminins : l'héroïne - Hamlet femme - est une adolescente rebelle et intelligente, la mère est une femme contemporaine et Laërte devient une femme, une survivante qui se bat.

La répétition est un élément important. La répétition c'est la possibilité de se perfectionner, de rembobiner (littéralement car c'est ce que fait Hamlet au début de la pièce quand le spectre de son père est projeté), de multiplier les tentatives pour changer les choses, en somme, la répétition c'est l'expression du souhait de vengeance. Mais c'est aussi la répétition des discours qui visent à convaincre de la légitimité des femmes à se faire entendre, leurs voix peuvent résonner. Dans la pièce, Hamlet ne cessera de répéter, en vain, qu'elle a le droit de parler et surtout, qu'elle a le droit d'être écoutée.

Dans cette interprétation, la pièce prend place dans un décor moderne et bourgeois. La salle principale est une cuisine, un grand salon et une salle à manger. Tout est fait pour danser, chanter, s'amuser, recevoir. On aperçoit à gauche une chambre et à droite une salle de bain.

Mais l'espace est géométrique, un sentiment d'enfermement est omniprésent. Le cloisonnement physique correspond au cloisonnement mental, à celui de la folie, de la vengeance inachevée et interrompue. Le décor est fidèle à l'intrigue.

Les personnages vivent réellement sur scène : ils cuisinent, fument, mettent la musique vraiment fort. Les odeurs se répandent et montent vers les gradins... Au final, toute la pièce devient une scène de théâtre. Les sens du public sont saisis, il est transporté dans l'intrigue. Les spectateurs deviennent acteurs de la pièce. À la fin, dans le monologue d'Hamlet, on comprend que c'est au spectateur de plaider la cause de l'héroïne. Cette pièce du XVIIIe siècle se joue désormais au présent et se heurte à des enjeux qui nourrissent nos actualités. La réflexion du public est engagée.

Dans un souci de modernisation, la caméra devient un « outil de vérité et une quête de défense »¹. Hamlet filme tout ce qu'il se passe. Les images sont retranscrites sur une télévision sur la scène. Le public peut scruter chaque mouvement, même quand le jeu des comédiens n'est plus dans son champ de vision. Dans une société où les téléphones, fixés à notre main, sont devenus une arme, cette mise en scène est remarquable. Les personnages ont peur d'Hamlet. Tout ce qu'ils pourront dire sera enregistré et réutilisé si besoin. Les réseaux sociaux sont devenus un champ de combat où les vidéos révélant les discriminations et les hashtags fleurissent pour lutter contre le sexisme, le patriarcat, les agressions... Hamlet devient la représentante des femmes d'une génération qui a su saisir les outils à sa portée et les mettre à profit.

J'ai trouvé cette interprétation intéressante. Mon avis est mitigé. L'interprétation visait à entremêler une mise en scène classique et un remaniement moderne. Ce n'était pas toujours

¹ « Christiane Jatahy - Hamlet ». Consulté le 1 novembre 2024. <https://www.104.fr/fiche-evenement/christiane-jatahy-hamlet.html>.

simple de savoir si telle scène qui était jouée conservait l'identité shakespearienne ou si il fallait déceler une critique, un enjeu féministe. En ce sens, elle apparaissait parfois comme décousue.

Si je n'ai pas toujours aimé la mise en scène ou le remaniement de l'intrigue, j'ai apprécié la modernisation et les motivations féministes. Divertir et instruire est, selon moi, un excellent moyen pour faire changer les mentalités. Faire de cette pièce le support d'un enjeu féministe est ingénieux. L'interprétation s'inscrit dans notre actualité et oeuvre en faveur d'un combat féministe mené à bras-le-corps depuis des siècles. Ici, la voix des femmes est écoutée, elle résonne sur scène et en chaque spectateur.

Hamlet - Dans les plis du temps d'après William Shakespeare

- **Comment pourrions nous résumer cette pièce dans sa singularité ?**

A la phrase la plus célèbre de Shakespeare : **“être ou ne pas être ?”**, Christiane Jatahy nous suggère une nouvelle interrogation concernant la capacité d'action d'Hamlet entre désirs et actions. Il s'agit alors de se demander s'il faut **“agir ou se résigner ?”**. Ce qui est d'autant plus frappant, bien que nous y reviendrons ensuite, c'est que la metteuse en scène opère également un renversement féministe en attribuant le rôle d'Hamlet à une femme (Clotilde Hesme). Dès lors, de manière fidèle au texte shakespearien, Hamlet, souhaitant venger la mort de son père, simule la folie et organise une pièce de théâtre dans le but d'amener son oncle à avouer sa culpabilité et sa mère, qui a épousé le frère meurtrier, à renoncer à son second mariage.

- **Quelques mots sur l'originalité de la mise en scène :**

→ **la caméra comme outil de mise en abyme entre quête de vérité et arme de défense ?** La metteuse en scène réadapte en effet ce classique du 16e siècle grâce à une alliance entre **cinéma et théâtre**. La caméra devient un moyen d'**enquête sur le présent et le passé** pour les personnages féminins de la pièce. Par ailleurs, la caméra est aussi une clé de lecture pour le spectateur. Avant toute chose, au début de la représentation, nous découvrons le fantôme du père d'Hamlet, projeté sur un grand écran, en face de nous. (Fantôme qui pourrait prendre les dimensions démesurées “d'un surmoi écrasant” selon l'interprétation de Fabienne Darge dans son article pour *Le Monde*). Ainsi, l'image vidéo nous donne d'emblée les motivations de cette envie de vengeance permanente qui ronge Hamlet. Cependant, l'exemple le plus frappant est peut-être celui concernant Ophélie. Par l'intermédiaire de la caméra, on s'immisce dans le huis clos de la salle de bain pour découvrir une vidéo proleptique de la noyade de la jeune femme.



- **Portrait d'Ophélie, un personnage frappant et exaltant pour le regard du spectateur :**

Ophélie semble avoir un rôle ambigu dans la mise en scène. En effet, elle pourrait facilement détenir le rôle principal de la pièce. Elle attire notre attention d'abord par sa polyphonie. D'abord dans le sens où elle s'exprime dans plusieurs langues. De manière assez paradoxale, ses interventions en Portugais permettent de capter notre attention et peuvent donner un certain côté mystique à la pièce ? Ensuite car elle pourrait être la voix, le porte parole des femmes en général. Elle, qui a toujours obéit et agit comme on le lui demandait, a fini par exprimer sa volonté notamment dans son monologue final.

Les effets proleptiques autour de ce personnage, sont peut-être aussi ce qui exalte la représentation. En effet, tout au long de la pièce, nous pouvons entrevoir des indices de sa mort. Ophélie joue presque toujours avec une bouteille d'eau à la main, qu'elle se renverse la plupart du temps sur les pieds ou la tête sans que cela ne surprenne aucun autres personnages. Elle a constamment des fleurs qui l'entourent. Ce sont enfin ses tenues qui nous laissent apercevoir le sort funeste qui lui est réservé, dans un jeu de couleurs et de motifs.



- Une pièce qui ouvre le champs des possibles à un questionnement existentiel mêlant actualités et féminisme :

Clé herméneutique résidant dans l'alliance entre temporalité et actualité : En effet, le traitement du temps est un élément essentiel. Premièrement car nous sommes en 2024, dans un appartement contemporain d'une ville anonyme. La modernité du décor et des enjeux évoqués frappent le spectateur qui se voit plongé dans son actualité. Si bien que nous pouvons percevoir ce temps qui est le notre à l'image du temps qui bascule entre le Moyen-Age et la Renaissance à l'époque de Shakespeare, entre désarroi moral, intime et politique.

Entre conflits et guerres : Bien que le conflit soit avant tout familiale, cette pièce élargit le questionnement, de manière plus ou moins implicite, aux conflits dans son acception matérielle et donc aux guerres actuelles par l'intermédiaire encore une fois de la diffusion de vidéos poignantes de scène de conflits sans insister sur un lieu particulier pour permettre l'universalisation de la morale.

Dimension féministe : Finalement, ce qui est ingénieux, dans cette mise en scène, c'est qu'il ne s'agit non pas d'une actrice jouant un rôle masculin mais une femme qui est Hamlet, traversant les lignes de genre sans préjugés. Femme qui se livre dès lors à une lutte contre le patriarcat.



Ophelia, John Everett Millais

***Hamlet*, Centquatre**

Christiane Jatahy, metteuse en scène brésilienne, est de retour au Centquatre avec une adaptation du drame shakespearien *Hamlet*. Les premières minutes de la représentation captent l'attention et attisent la curiosité du spectateur à l'aide d'une projection numérique. Cet "écran" semi-transparent projette le père de Hamlet, errant dans une forêt après sa mort. Il laisse entendre à son fils qu'on l'aurait assassiné.

Hamlet, interprété par Clotilde Hesme, est un personnage tout à fait original bien loin des interprétations traditionnellement présentées au public. Joué par une femme, le personnage laisse parfois exploser sa colère de manière violente. Les émotions communiquées au public par l'actrice sont extrêmement palpables et changent l'atmosphère régnant au sein du public. Le silence de l'audience lors des éclats de rage parfois inattendus de Hamlet tranche avec les rires francs. En effet, *Hamlet* est certes une tragédie, mais Jatahy souligne avec brio l'ironie et les sous-entendus comiques. Elle va même jusqu'à ajouter des moments cocasses. Helme, incroyablement expressive, traduit avec justesse les émotions du personnage et parvient à toucher les spectateurs, à leur faire sentir des émotions de peur et de surprise et parfois même de la tristesse. Ses larmes sont perceptibles dans ses yeux, et sa voix tremblante achève de peindre un tableau convaincant.

Par ailleurs, la metteuse en scène parvient à suggérer subtilement la mort par noyade d'Ophélie dans une rivière parmi les fleurs. Cette dernière se verse de l'eau sur la tête et sur le sol de la scène en marchant au cours de plusieurs scènes lors du dernier acte. Des fleurs sont disposées par terre en cercle, et Ophélie se tient au centre pendant un long moment avant de quitter la scène et de disparaître en gravissant les escaliers du public.

Ceci dit, ce type de suggestion peut être relevé par des spectateurs ayant déjà lu ou vu cette pièce par le passé. Autrement, un public ne connaissant pas l'original écrit par Shakespeare peut passer à côté du symbolisme de certains actes ou objets disposés sur scène.

Allison Caudron

Hamlet - Dans les plis du temps, de Christiane Jatahy

À la lumière d'enjeux et de problématiques contemporaines, la metteuse en scène brésilienne aux multiples talents Christiane Jatahy s'est attelée à l'un des plus grands classiques du théâtre : Hamlet, de Shakespeare.

Le public est tout d'abord surpris pas l'interprète du rôle titre, car le Prince du Danemark est joué par une femme, Clotilde Hesme. Si l'interprétation poignante de la comédienne laisse peu de place à la critique de son jeu et de son virtuose, c'est plutôt la mise en scène et la direction artistique du jeu qui laissent un sentiment mitigé. Devant nous se déploie un jeu larmoyant et au comble du pathétique dans ce qu'il a de plus littéraire, qui a pour mérite de mobiliser la compassion du spectateur envers ce personnage victime d'une douleur dévorante dont il ne se défait décidément pas. C'est le théâtre où l'on tape des mains sur la table, renversant les chaises et hurlant de tous ses poumons, n'octroyant ainsi que peu de place à la subtilité.

Si les intentions et les ressentis des personnages sont bien clairs, l'organisation de la pièce en elle-même l'est sûrement beaucoup moins. Une parfaite maîtrise du texte original pourrait seule permettre de comprendre pleinement le déroulé de la mise en scène moderne. De nombreuses prolepses, ellipses et autres omissions de scènes d'origine mènent malheureusement à un flou et à une incompréhension, peut-être, des intentions du scénario.

Par ailleurs, l'un des buts de la pièce était de prêter à Hamlet des revendications féministes et anti-patriarcales, selon la brochure de la pièce. Si le contre-pied de faire du Prince, héros tragique et torturé, une femme, est fort intéressant, le renversement du patriarcat n'est quand à lui pas apparu aussi évident que cela. On peut ainsi soulever certaines maladresses dans l'équilibre entre le parti pris de cette réinterprétation et la volonté de conserver le texte et l'histoire originale.

Il faut cependant reconnaître les qualités dans la maîtrise des différents supports audiovisuels de Christiane Jatahy. Les effets holographiques et l'utilisation d'une caméra en temps réel sont des prouesses techniques qui participent à une modernisation juste et utile du théâtre.

Ainsi, il s'agit d'une pièce dont la réception est subjective, mais qui a pour mérite de ne pas laisser indifférent. On en ressort tout de même avec l'envie de voir une représentation de la pièce originale, ne serait-ce que pour comprendre les différences et leur intérêt.

Chloé Amet-Wrzesinski

Hamlet – dans les plis du temps

Le 18 octobre 2024, j'ai assisté à un spectacle au théâtre Le Centquatre. Le placement était libre, et j'ai eu la chance de m'asseoir à la deuxième ligne de la salle. Pendant tout le spectacle, j'ai pu observer de très près la mimique des acteurs et ressentir leurs émotions jusqu'au plus profond de moi.

Hamlet, le prince de Danemark du 16^e siècle, est ici incarné par l'actrice Clotilde Hesme. Elle interprète le rôle de Hamlet de manière virtuose : elle crie, elle pleure, elle rit, et en aucune seconde on ne peut douter de son authenticité. La mise en scène contemporaine conjugue théâtre et vidéo. L'essentiel du texte de Shakespeare et la trame des relations familiales de la pièce sont préservés, tandis que la figure féminine apporte une nouvelle dimension, où la protagoniste féministe lutte contre le patriarcat.

C'était la première fois que je voyais Hamlet, et j'ai été surpris de constater à quel point la pièce est intemporelle et toujours actuelle. Etant donné que je suis étudiant international et que le français n'est pas ma langue maternelle, il était important pour moi de voir une pièce avec une intrigue connue et simple. Cela m'a permis de la suivre facilement, et la performance incroyable des acteurs m'a donné la chair de poule.

Je suis très heureux que la Sorbonne université m'ait offert une place pour ce spectacle, et j'attends avec impatience de découvrir le prochain !

Oliver Mynar

A group of people, likely call center agents, are seated in a row. They are wearing light-colored shirts and dark blue aprons. Each person has a headset with a microphone. They are holding papers or folders. The background is a plain, light-colored wall. The overall scene is dimly lit, with a dark overlay on the image.

HAVE A GOOD DAY!

Conception par Vaiva Grainytė, Lina
Lapelytė, Rugilė Barzdžiukaitė

“Have a good day!” au Théâtre du Rond-Point. Un titre plein d’enthousiasme, qui pourtant m’a sérieusement fait bader ce soir.

“Have a good day”, ce sont 10 femmes habillées à l’identique en tablier bleu, installées sur des chaises en ligne, qui nous le souhaitent. Ce dispositif scénique modeste représente l’image des caissiers et caissières comme métaphore directe de la consommation compulsive, à laquelle nous nous livrons toutes et tous. “Bonjour, merci, bonne journée” nous est répété machinalement sous les bips des produits vendus, jusqu’à nous griser de malaise. Le pianiste porte une veste de vigile, dont l’effigie à son dos porte le mot “sécurité”. Pourtant, rien n’est rassurant dans la pièce que je commence à regarder...

Il est vrai que cet inconfort moral est ici utilisé pour souligner les obstacles à la qualité des rapports humains, que sont le capitalisme et le consumérisme. “C’est la fin du mois, j’aime le salaire”. “Je vais acheter ce que toi tu as acheté”. “Offres spéciales, ma vessie est pleine”. “Je voudrais nicher dans un arbre creux”. “Mes mains sont couvertes de bactéries”. La myriade d’expériences vécues à titre individuel se transforme en chœur pour former une partition musicale, composée de récits poétiques saisissants.

La proposition visuelle est marquante voire conceptuelle : des LED aux lumières blanches, presque malades, placées au-dessus des caissières, sont aussi suspendues de manière longiligne en haut de nos têtes. Parfois, la lumière scénique s’éteint et on est frappés, nous spectateurs, à notre tour, par cette lumière presque clinique, sous laquelle nous nous observons, toutes et tous assurément gêné.e.s de ce que nous sommes en train de regarder droit dans les yeux. C’est bien cette réalité éprouvante du travail répétitif et peu valorisant à laquelle on assiste et l’on participe chaque jour, lâchement impuissants. J’accepte alors, dans une sorte de grand malaise cathartique, de faire partie de ce groupe d’humains épuisés, qui épuisent à leur tour la planète.

Et c’est précisément à ce moment-là qu’il se passe quelque chose de formidable : je prends conscience de mon individualité au sein de cette masse qui m’entoure. Avec une banalité tout à fait désarmante, je pose mon regard sur ce tout que nous constituons, qui n’en est plus vraiment un. D’une certaine manière, je les observe un par un, oui voilà, je fais attention à eux. Je prête une curiosité à qui m’entoure. Mais, comme les comédiennes l’ont posé un peu plus tôt dans la pièce : “Quel collectif? Je ne peux pas parler avec les autres.” Ce qui nous reste alors est l’imaginaire et une invitation à nous plonger dans le relationnel et les différentes formes de soin et d’attention.

Après de nombreux applaudissements, les bruits de caisse continuent d’être joués par la bande sonore, et me poursuivent jusqu’à la sortie, qui tiennent pour preuve que la pièce ne s’arrête pas là. Ce serait trop simple. Je m’extirpe vite de ce qui vient de totalement me sonner, et je m’engouffre dans le métro, lorsque je tombe nez-à-nez sur le poème de Julien, 8 ans, affiché dans une rame qui fait étrangement écho à la pièce :

“Si j’étais un super-héros,
J’aurais le pouvoir
De voir, même dans le noir
Beaucoup d’espoir.”

Alors, soyons tous des super-héros.
C'était ma critique théâtre. La Bauta et le Bic

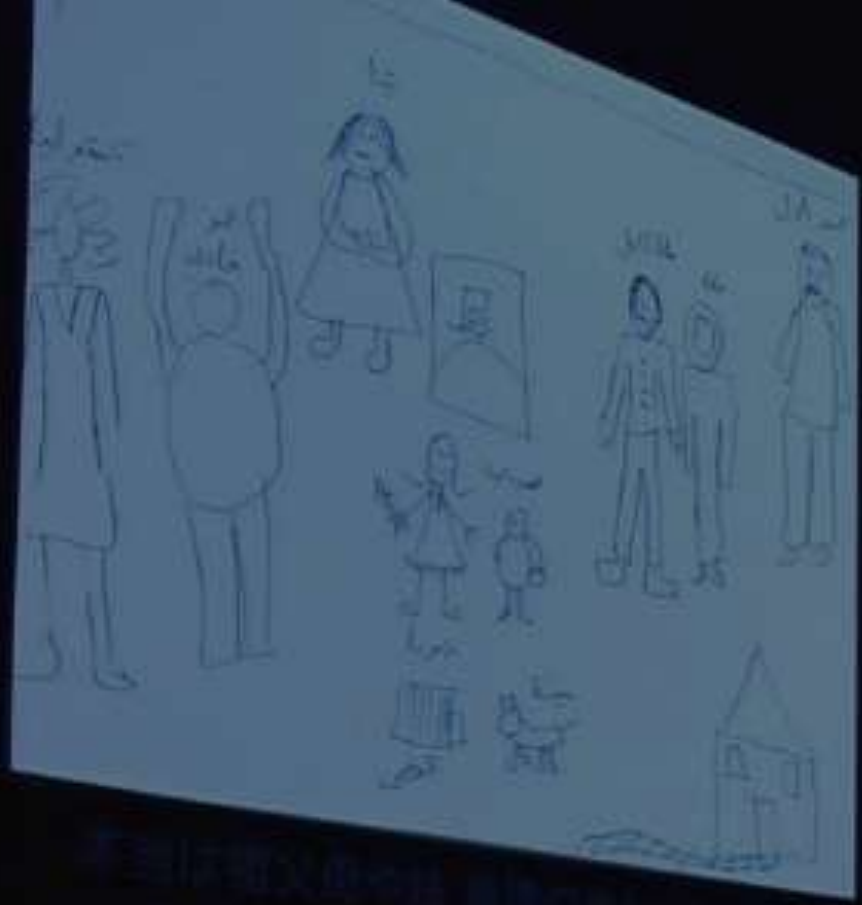


PHOTO-ROMANCE

Conception, texte et mise en scène de
Lina Majdalanie et Rabih Mroué



Critique de PHOTO-ROMANCE

Photo-Romance est une pièce de théâtre qui mêle cinéma et parole en direct, drame et comédie. Elle traite les liens liés à l'actualité, en se voulant comique, sans susciter colère, haine, inquiétude, dans un contexte politique tendu, un sujet sous tension.

La mise en scène d'un débat sur des droits et la censure nous permet de nous poser moult questions sur les droits et la liberté et aussi de nous mettre dans la peau du metteur en scène en donnant notre avis, contredire le metteur en scène ou au contraire être en accord avec ce dernier.

Nota benne : Une note sur le thème de classe préparatoire aux grandes écoles "Individu et communauté" : La différence entre individu et communauté est mise en évidence et explicitement expliqué par la mise en scène. En effet, les individus de la communauté ne se sentent pas comme individu, mais emprisonnés dans la communauté jusqu'à en faire un.

Certaines problématiques peuvent être mises en évidence, dont la réponse peut être donnée par Photo-Romance : Comment une personne ne se voit pas comme individu ? Comment parler de sujets sensibles dans un monde de plus en plus réactif ?

Photo-romance - Lina Majdalanie et Rabih Mroué

Ce vendredi 25 octobre s'est déroulée la dernière représentation de la pièce *Photo-romance* dont la création et la mise en scène sont signées Lina Majdalanie et Rabih Mroué. Sans même prendre en compte le contenu de la pièce, c'est son titre qui immédiatement interpelle : comment représenter l'amour par le biais de photographies au sein de l'espace théâtral ?

Avant même le début de la pièce, le spectateur voit directement la scène et son décor : un pupitre et une chaise haute d'un côté, ainsi que deux sièges et une table basse qui suggèrent une sorte d'espace propice à l'échange ; puis de l'autre, une petite plateforme sur laquelle sont installés des instruments et deux musiciens (Rabih Mroué et Charbel Haber). Et au milieu de tout cela, une toile de projection.

Le jeu débute par une conversation entre Lina Majdalanie et Rabih Mroué ; en tant que metteuse en scène, celle-ci souhaite lui présenter son nouveau projet artistique et désire savoir si la pièce respecte bien les règles de "bienséance" et évite tout plagiat. Puisqu'en effet, son projet se veut être une réadaptation du film d'Ettore Scola intitulé *Une journée particulière*, sorti en 1977, et prenant place dans l'Italie fasciste de 1938. Ici, la pièce prend place à Beyrouth en 2007, peu après une attaque d'Israël sur le Liban. Les personnages du film sont remplacés par ceux d'une femme au foyer divorcée pleinement dédiée aux tâches ménagères, et d'un journaliste banni et rejeté de tous pour ses pensées politiques. Les deux individus voisins se rencontrent un jour de manifestations, alors même que tous les habitants du quartier sont absents. Ils sont en effet les deux seuls à ne pas s'être rendus à l'une des deux manifestations et sont amenés à faire connaissance au cours de cette journée suspendue. Le format du roman-photos qui permet de représenter visuellement au mot près le script que lit la comédienne avec humour, fait office de contre-registre face aux thèmes si actuels évoqués par la pièce, que sont le racisme ou encore le sexisme, et ce, sur fond de la situation politique du Liban. La pièce se veut ainsi davantage représentative que moralisante.

Toutefois, le format du roman-photos et le fait que le script dans sa grande majorité n'ait été lu que par la comédienne, pouvait donner à la pièce l'apparence d'un manque de variété et quelque part d'une certaine répétition en ce qu'il serait possible de faire ressortir un certain schéma narratif répétitif : lecture du script et projection des photos par la comédienne, puis interruption de la lecture par le comédien, échange comique entre les deux acteurs et reprise de la lecture etc.

Aussi, si le sujet et les thématiques de la pièce avaient tout de prometteurs, la mise en scène et le jeu, dont le dernier apparaissait comme un peu figé puisque représenté par le biais de photos en noir et blanc, n'ont pas entièrement su les mettre à l'honneur.

Critique du spectacle Photoromance au Théâtre de la Cité Internationale

J'ai beaucoup aimé cette pièce qui m'a semblé très juste, où on se surprend à rire sur un sujet si sérieux. La représentation est d'autant plus percutante avec ce qu'il se passe actuellement au Liban. Mise en scène par Lina Saneh et Rabih Mroué, cette pièce raconte Beyrouth au lendemain de l'attaque israélienne de juillet 2006: les Libanais descendent dans la rue pour exprimer leur option quant à l'avenir de leur pays. La manifestation opposait principalement deux forces politiques: le Hezbollah et ses alliés d'une part, et le gouvernement pro-occidental soutenu par les États-Unis et l'Arabie saoudite d'autre part. Une division reflétant les alliances internationales et les divisions confessionnelles du pays. Pourtant, les oppositions de ces manifestations ne sont que peu détaillées dans la pièce de théâtre. La représentation se concentre sur la rencontre entre deux voisins, qui n'ont pas répondu à l'appel de ces manifestations. La colère de la rue laisse place à l'épuisement d'un ancien journaliste aux idées communistes et d'une femme au foyer qui doit s'occuper de sa maison pendant que sa famille descend dans la rue. Les dialogues sont fins, touchants et drôles, ils laissent voir une population qui oscille entre un renouveau politique et la lassitude dans un Liban miné par la corruption et la division. La simplicité de la réalisation -des photos prises il y a plus de dix ans défilent sur un écran sur lesquelles Lina Saneh pose la voix des différents personnages- est saisissante. L'histoire en est d'autant plus intime qu'elle crée une bulle autour du privé du foyer qui cristallise toutes les tensions nationales. La fatigue de la femme au foyer interprétée par Lina Saneh qui doit faire le ménage et s'occuper de sa maison et le ras-le-bol de la population libanaise existent en parallèle sans jamais vraiment se croiser. Une fois la représentation finie, on se questionne sur la nature de ce spectacle: Vient-on d'assister à une pièce de théâtre? A une exposition de photos? Le privé du foyer et le public de la rue se mêlent autour d'une mise en scène originale. Ce qui est certain, c'est que l'on ne sort pas indemne de cette performance artistique et réaliste, où deux personnages que tout oppose, se rejoignent sur leur lassitude et leur fatigue dans un Liban pris à la division et à la corruption.

Hannah Taïeb

Les souvenirs en noir et blanc de *Photo-romance* : un Liban en fragments

Photo-romance, c'est un spectacle-performance dont les ficelles sont tirées par quatre mains amoureuses. L'amour que se portent les comédiens, l'amour pour leur pays, le Liban ; l'amour pour l'art, sa subversion et le flou de ses limites. Quinze ans après les débuts de cette pièce, Lina Majdalanie et Rabih Mroué reviennent face aux images figées d'un pays qu'ils ont quitté, mais qui continue de les habiter. Les photographies en noir et blanc défilent, se bousculent, comme un kaléidoscope de souvenirs qui résistent à l'oubli. Ils contemplent un pays et des personnages d'une autre époque, saisis dans le temps, marqués par un destin qui n'a cessé d'évoluer, tandis qu'eux-mêmes portent les marques du temps.

La scène est réduite à l'essentiel : un projecteur, un tabouret, des feuilles éparpillées, un ordinateur. Cette sobriété fait ressortir la force du texte et de la mise en scène. Majdalanie, animée d'une ferveur quasi obsessionnelle, justifie chaque choix artistique, même dans ses aspects les plus absurdes. Elle a réponse à tout, défend bec et ongles sa production en balayant d'une réplique les commentaires et les remarques pragmatiques de son partenaire, Rabih Mroué. Dans ce dialogue entre passion et rationalité, elle finit par l'emporter, entraînant avec elle ce personnage pratique et réaliste, puis le public, dans la cadence des photos qui défilent, s'accélèrent, comme pour défier le temps qui passe.

On a l'impression de tomber sur une œuvre touchante au détour d'un musée. On s'arrête devant ces images en noir et blanc en tentant d'imaginer ce qui les entoure : qu'est-ce qui est venu avant, que viendra-t-il après ? Majdalanie et Mroué parviennent à évoquer un Liban intemporel, fragile et résilient, avec si peu d'outils. Juste une poésie folle, brute, qui refuse la passivité face à la brutalité des événements. Ils en créent un répertoire artistique propre, sans artifice, comme une tentative de garder vivant le pays malgré la distance et les épreuves.

Mais comment faire autant avec si peu ? Est-ce une philosophie libanaise ? Toujours trouver de la beauté, une matière à s'émerveiller malgré la violence ? Majdalanie et Mroué évitent l'écueil de la résilience simpliste – cette idée souvent réductrice qui cache les souffrances sous le masque de la force. *Photo-romance* ne se contente pas de glorifier l'endurance ; au contraire, la pièce explore la douleur, le moche, le mauvais, le violent, pour mieux faire ressortir le beau et le léger, sans masquer les ombres.

Les deux artistes, qui contemplent le Liban depuis l'exil, posent une question poignante : comment parler d'un pays que l'on habite plus ? Leur pièce est un dialogue constant entre l'attachement et la lucidité, entre le désir de préserver un passé douloureux et celui de s'en détacher pour le comprendre. *Photo-romance* ne cherche pas à apporter des réponses définitives, mais elle propose une réflexion vibrante sur le rapport entre mémoire, perte et création. C'est un hommage à la capacité de l'art à traverser les frontières et le temps, à capter l'essence d'un pays qui continue de vivre en eux et où l'actualité nous projette douloureusement.

Anouk Honoré